

Bons plans urbains en forme de code QR

► Technologie Des artistes américains transforment les anciens signes des vagabonds en codes QR, lisibles grâce à des téléphones

Caroline Stevan

Pour savoir si la cuisine est bonne et le serveur avenant, il y a les guides touristiques, les forums Internet et le bouche à oreille. Il y a encore des signes plus sauvages et ésotériques, rapidement tracés sur les murs. Baptisés «hobos», du nom des vagabonds américains qui les utilisaient pour communiquer entre eux, ils viennent d'être remis au goût du jour aux Etats-Unis.

A l'origine donc, des dessins laissés à la craie ou au charbon par les va-nu-pieds d'outre-Atlantique. Très symboliques, ils évoquent une présence policière, un propriétaire malveillant, du pain ou des femmes. «Vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe, les hobos vivaient le long des voies de chemin de fer. Ils n'étaient pas des

Les codes QR sont lisibles par les téléphones portables équipés d'appareils photo

clochards mais plutôt des voyageurs qui empruntaient le train gratuitement, essayaient de dormir et de se nourrir contre de menus services, raconte Geoffrey Dorne, designer graphiste féru du sujet. Ce langage leur permettait de prévenir de l'hospitalité ou du danger. Il y était beaucoup question de survie et parfois d'orientation.

Une forme de communication qui n'a pas été inventée par les hobos mais qu'ils ont poussée assez loin, puisque leur jargon comportait des dizaines de signes. Avant eux, d'autres ont correspondu via des marques énigmatiques sur les façades. A Ephèse, un graffiti semble indiquer la proximité d'une prostituée. Longtemps, les voleurs ont signalé les maisons à cambrioler. En Afrique subsaharienne, l'agencement



Inventé au Japon, le code QR a d'abord servi l'industrie et le commerce, avant d'être utilisé en publicité ou par les artistes. Décodez-celui ci à l'aide de votre téléphone portable. S'il n'est pas muni de l'application ad hoc, vous pouvez la télécharger via Internet (Scan, City QR, Lecteur QR...).

d'objets a priori insignifiant se révélaient à l'œil des seuls initiés.

A New York, des artistes ont décidé de se réapproprier le vieux langage des hobos. Les designers Emily Read et Chen Hsu ont publié un «guide urbain à destination du sans-abri» sur le site Internet du Musée d'art moderne. Leur slogan: «Laissez votre marque et aider les autres à lire la ville». Leur menu dessiné: «immeuble vide», «chien de garde» ou encore «vous serez évacué d'ici». Le Free Art and Technology Lab (FAT), un collectif d'artistes, a, lui, tout misé sur la

technologie. Le groupe a créé 100 «QR hobo codes», indiquant un «mauvais café», «Internet gratuit», «25 minutes d'attente», un «perso», une «caméra de surveillance» ou de la «nourriture végétarienne». Les QR codes (quick response) sont des pixels noirs sur carré blanc, sorte de version 2.0 du code-barres. Inventés au Japon et d'abord utilisés dans le commerce, ils donnent accès à de nombreuses informations. Ils sont lisibles par les téléphones portables équipés d'appareils photo. Des applications existent

pour les smartphones. Les artistes et les publicitaires s'en sont emparés afin de renvoyer à un site web, un clip ou toute autre notification. Des villes les utilisent pour diffuser des renseignements aux touristes.

Le FAT a également lancé un logiciel pour transcrire ses hobo QR codes au pochoir. Et renvoie à d'autres programmes permettant d'en inventer à l'infini (GoQR, me, Kaywa...). «Nous avons conçu ce software comme un perturbateur, offrant à chacun d'annoter son environnement et de faire travailler

son imagination», note Golan Levin, membre du collectif.

Le potentiel est là. «L'identité occidentale se construit traditionnellement par la sédentarisation. Pour devenir quelqu'un, on a besoin de se fixer en une adresse, une famille, une orientation sexuelle et politique, souligne le sociologue Stéphane Hugon. Depuis la fin des années 1990, Internet a libéré notre besoin de vagabondage. Chacun a plusieurs adresses mail, appartient à différents groupes. Le nomadisme est devenu social. Les gens ont besoin

de partage après une époque marquée par l'individualisation. Les signes hobo permettent de se reconnecter les uns aux autres.»

Technophiles, bobos, insoumis ou amateurs d'ésotérisme adopteront peut-être le QR hobo code, parsemant la ville de messages bienveillants à l'égard de leurs concitoyens, contournant le système. «La logique est à la fois sociale, identitaire, utilitaire et ludique, ajoute Stéphane Hugon, responsable du Groupe de recherche et d'étude sur la technologie et le quotidien à la Sorbonne. Le côté secret révèle la force de la minorité. L'attrait et le sentiment de connivence diminueront s'il y a trop d'utilisateurs.» Les vagabonds d'aujourd'hui, souvent des migrants, pourraient également figurer parmi les utilisateurs. «Les marques des hobos changent avec leur nature. Il y a aujourd'hui des

«Il y a aujourd'hui des sans-abri dont le téléphone mobile constitue la seule adresse»

«technomades», des sans-abri et des travailleurs migrants dont le téléphone mobile constitue la seule adresse», explique Golan Levin. «La sédentarité est une manière de domestiquer l'espace. Ceux qui en sont privés développent des stratégies de ré-enracinement dans le territoire, comme les signes hobo», relève Stéphane Hugon.

Plusieurs artistes ont déjà mis la technologie au service de la communication urbaine. Evan Roth, ainsi, a cimenté des clés USB dans des murs, permettant aux passants d'y prendre et d'y déposer des fichiers. Geoffrey Dorne, cité plus haut, a notamment créé un logiciel proposant des parcours en ville exempts de caméra de surveillance. David contre Big brother.

Candide

Mauvais objet



Anna Lietti

A Locarno comme dans le film, il portait une cravate rose. Après la projection, il a dit sa reconnaissance: je fais un travail difficile, merci de le comprendre. Le directeur du centre de détention de Frambois, personnage central de *Vol spécial* de Fernand Melgar, est soucieux de son image et son message est clair: je suis un gentil.

Certes, Monsieur Claude remet des sans-papiers à la police pour qu'elle les embarque plus ou moins brutalement dans des avions, après les avoir plus ou moins «entravés». Mais il ne fait qu'exécuter la volonté du peuple citoyen. Sa mission, sa fierté, c'est

d'accomplir sa tâche le plus humainement possible.

C'est ainsi que l'on voit, dans *Vol spécial*, ce fonctionnaire sensible promettre aux expulsés que les choses se passeront «bien gentiment». Leur tapoter la nuque en leur souhaitant bonne chance. Et leur expliquer qu'ils ne sont pas seuls à souffrir: on est des êtres humains, on s'attache, et pour le personnel du centre aussi, la séparation est éprouvante.

C'est à ce moment du film que j'ai explosé intérieurement. Le documentaire de Fernand Melgar sortira en salle dans un mois et chacun pourra alors se faire une opinion sur la polémique qu'il a suscitée. Mais qu'elle ait éclaté ne me surprend pas: *Vol spécial* suscite un malaise lourd comme un ciel d'orage.

Pas du tout parce que c'est un film «fasciste», comme le prétend le président du jury du Festival de Locarno. Le documentaire de Melgar est remarquable et sa démarche pertinente: montrer,

sans prendre parti, la réalité humaine derrière la loi, c'est fort, utile et suffisant dans le cadre d'un documentaire.

Non, si *Vol spécial* crée le malaise, c'est parce qu'il montre une décision brutale exécutée avec une douceur excessive. Parce qu'on y voit des expulsés recevoir un message paradoxal et que les messages paradoxaux, ça rend fou. Parce que celui qui exécute une sanction doit accepter, à un moment donné, d'assumer le rôle du méchant et que Monsieur Claude s'y refuse.

En psychanalyse, le méchant s'appelle le «mauvais objet», m'explique un ami qui en a vu d'autres. Il ne s'agit pas d'une personne mauvaise, mais d'une fonction: le mauvais objet est celui qui accepte de voir se cristalliser sur lui les frustrations et la colère, même s'il n'a rien fait de mal. Ainsi du parent qui relaie les interdits sociaux. Mais vous allez me dire: les parents aujourd'hui rêvent de n'être qu'amour et gentillesse, ils détes-

sent interdire. Et vous aurez raison.

Je repensais à tout cela l'autre soir, en parcourant la rue de Bourg à Lausanne. Je slalomais entre les dealers de coke qui ont trouvé dans la capitale vaudoise un asile sûr et paisible. Je rentrais de Locarno, ma sensibilité était à vif: comment se peut-il, me disais-je, que malgré la sévérité de nos lois, ces clients rêvés pour un vol spécial continuent à narguer la police et à conforter les pires clichés anti-étrangers? Lausanne serait-elle gouvernée par l'UDC qui en fait une vitrine-repoussoir? Ben non, c'est le contraire. La majorité lausannoise est à gauche et elle rechigne à se montrer trop méchante avec des dealers africains.

Je résume: les parents répugnent à jouer les flics de service, les flics de service ne peuvent plus faire leur travail. Plus personne ne veut être le mauvais objet, tout le monde veut porter une cravate rose, comme Monsieur Claude. Les psychiatres ont de beaux jours devant eux. L'UDC aussi.

Quoi de neuf Parfum de rentrée (1)

Les tablettes de la loi

Florence Duarte

Par le jeu, un enfant peut tout avaler. Un brocoli, un Dafalgan, et la liste complète de tous les produits qui sentent mauvais sur l'étal du poissonnier breton. Pour les premiers, aux parents l'astuce. Pour citer in extenso «poulpe, sèche, calamar, cabillaud, flétan», apprendre à lire et écrire «nez, langue, oreille», les fiches magiques procurent la méthode. Intitulées «Maternelle tout le programme», et divisées en trois sections (petite 3-4 ans, moyenne 4-5 ans, grande 5-6 ans), ces boîtes proposent 16 fiches cartonnées, plastifiées et effaçables pour un apprentissage ludique de l'écriture, de la lecture, des maths et de la découverte. La terminologie française peut faire sourire: «pour progresser en graphisme», vante chaque boîte, y compris celle des tout-petits. L'assurance garan-



tie que Noé sortira de l'ECAL premier de sa promo? Non, juste qu'il va aimer tracer des «5» et des «fraise» de plus en plus impeccables, citer les fruits exotiques (litchi, carambole), compléter les voyelles du mot «avocat», à l'invitation du petit professeur koala ou raton laveur.

Dans la boîte guillerette aux allures de triple DVD, les fiches presque A5, faciles à manipuler, évoquent le jeu des sept familles. Il faut en profiter. Grâce au feutre magique, on trace, mais pas grave! On efface, on recommence. Un autre jour, ailleurs. Dans le train,

dans la voiture, au bistrot, avec la baby-sitter à cours d'idées. Une alternative maligne aux iPad et iPhone des parents pour occuper l'enfant.

«Maternelle tout le programme», fiches effaçables, Gallimard Jeunesse Education, 10 fr. 20.